

FAKIR PRODUCTION

Présente **MERCI PATRON!**

Du suspense, de l'émotion, de la rigolade, et même de l'espionnage !

On l'a longtemps tenu top-secret.

On l'a fabriqué dans la clandestinité.

Parce qu'on avait des barbouzes qui nous collaient aux basques.

Mais ça y est :

**le premier film de Fakir est prêt.
Un véritable thriller social.**

SERGE : Le licenciement, ça été dur. On était à deux dans l'usine. Je touche 400 €, ma femme pareil, j'ai mon fils il gagne zéro. J'ai mon assurance de voiture à payer, mon assurance de maison à payer, j'ai 900 € de mazout je sais pas comment je vais le payer, j'ai les eaux 300 €, les impôts locaux... J'ai plus de mutuelle. Faut que je répare ma voiture, 140 €, j'ai demandé à payer en deux fois, ils ne veulent pas.

JOCELYNE : L'électricité, pareil. J'ai demandé à payer en trois fois. Ils m'ont répondu qu'ils étaient pas une banque. On devait plus avoir de courant ni d'eau, mais on a encore réussi à nous débrouiller.

SERGE : On doit vivre avec 4 € par jour, pour nous trois. C'est l'assistante sociale qui a calculé le budget.

JOCELYNE : La maison devait être vendue à la bougie...

SERGE : Je me suis esquiné à refaire la maison, le dos, tous les week-ends, parce qu'il n'y avait pas de salle d'eau, j'ai remboursé mon prêt, on a eu du mal, parce qu'il y a eu des saisies...

Jusqu'en 2007, tout allait presque bien, pourtant, pour la famille Klur. Tous deux travaillaient à Poix-du-Nord (59) chez ECCE. Ils y fabriquaient les costumes Kenzo, une marque du groupe LVMH, avec Bernard Arnault pour PDG.

Mais la multinationale a délocalisé sa production Kenzo en Pologne. Les 147 ouvriers se sont donc retrouvés au chômage, avec Serge et Jocelyne parmi eux. Ils ont adressé des centaines de candidatures, dans les mairies, les supermarchés, les hôpitaux, mais avec peu de réponses en retour et encore moins de réponses positives. Juste un contrat précaire, de six mois, dans une déchetterie. Durant l'hiver 2013, c'est la misère, plus que jamais.

C'est alors qu'on frappe à leur porte. Bernardman apparaît. Lui porte un tee-shirt « *I love Bernard* », une casquette « *I love Bernard* », et il est confiant : il va les sauver. Entouré d'un inspecteur des impôts belge, d'une bonne sœur rouge, d'ex-vendeurs à la Samaritaine, il ira porter le cas des Klur à l'Assemblée générale des actionnaires de LVMH. Mais ensemble, parviendront-ils à toucher le bon cœur du PDG ? Un David frondeur peut-il encore l'emporter contre les Goliaths milliardaires ? Des pieds nickelés picards réussiront-ils à duper le premier groupe de luxe au monde, l'homme le plus riche de France, son armée de barbouzes ?



PAS DE SOUSCRIPTION !

On ne vous demande pas de sous. Ce film a déjà été financé par les 6 533 abonnés du journal *Fakir*.

Merci à eux !

Depuis, on a trouvé un vrai producteur, celui du *Cauchemar de Darwin* : 1001 Productions. Et on devrait bientôt avoir un vrai distributeur...

La bataille, donc, c'est pas de nous financer. Mais de nous faire exister. Que *Merci patron !* soit un outil, voire une arme, pour vous.

Parce que, pour notre pub, faudra pas trop compter sur les télévisions et les radios.

Mais on a mieux : on a vous.

FRANÇOIS RUFFIN :

“ L'ARNAQUE ”

en ve lutte c



Entretien de Fakir avec son patron, François Ruffin, le réal et rédac'chef. Qui veut pas se la péter mais en appelle quand même aux mânes de Molière et Michael Moore, Borat et Karl Marx...

FAKIR : Il a démarré comment, ce projet ?

FRANÇOIS RUFFIN : Je me suis transformé en « Bernardman » à un moment où, dans ma vie, ça n'allait pas fort. Je me suis dit : « Pour me remonter le moral, il faut que je fasse un truc marrant. » À l'automne 2012, Bernard Arnault avait demandé la nationalité belge et il était attaqué de toutes parts. Par *Libération* qui titrait « Casse-toi riche con ! », par Jean-Luc Mélenchon qui le traitait de « parasite », même par François Chérèque qui dénonçait un « prédateur » ! Du coup, comme Superman, j'ai décidé de rétablir la vérité et la justice. De défendre Bernard Arnault. De réconcilier la France d'en bas et la France d'en haut. J'ai sillonné les routes avec notre camion « I love Bernard ». LVMH aurait dû me payer parce que, au fond, on a mené pour leur PDG une véritable campagne de communication, et parfois on en a un peu marre du travail bénévole...

FAKIR : Et pour le moral, ça a marché ?

F.R. : Carrément ! Ça nous a conduits, pendant deux ans, à des tas de surprises, à des situations si incongrues, à une aventure tellement étonnante que tes soucis, petits ou gros, tu les oublies, ou au moins ça les atténue. D'ailleurs, c'est la principale vertu de ce film, je crois : les spectateurs ne vont pas apprendre grand-chose, c'est pas très cérébral, mais ça doit les faire rigoler, les émouvoir, les surprendre, les venger même, quelque part, des super-riches. Et les gens vont en sortir, j'espère, enthousiastes, regonflés, prêts à des combats. Quand on sait comment la gauche a le moral dans les chaussettes, c'est pas inutile...

FAKIR : Tu dis « pas très cérébral ». Y a pas de sociologie, pas d'économiste, à l'écran...

F.R. : Ouais, c'est volontaire. Je tenais à raconter une histoire. Du coup, y a plein de sujets qui sont abordés, mais pas pleinement traités : les inégalités bien sûr, les délocalisations, l'Europe, la jonction de classes, la fiscalité,

le Parti socialiste, l'emploi aujourd'hui, la démocratie, le bonheur, même... ça donne matière à plein de débats, pour après le film. Mais je ne voulais pas que les débats se retrouvent à l'intérieur du film, qu'ils le polluent. Par exemple, le mot « libéral » n'est pas prononcé une seule fois. Alors que « libéral », « ultralibéral », « libéralisme », c'est un truc qui, dans les tracts, revient comme une rengaine toutes les trois lignes. Je prends donc le contre-pied, un parti-pris non-intellectuel. Comme ça, on peut emmener ses voisins, ses cousins au cinéma, leur dire « tu vas voir, tu vas rigoler », et avec la rigolade y a quand même des trucs qui passent : qui a fait le malheur des Klur ? Les étrangers, ou les actionnaires ? Et qui les aide, finalement ? La déléguée CGT, ou le Front national ?

FAKIR : Pour la politique, il y a aussi le commissaire des renseignements généraux...

F.R. : Oui. C'est lui qui tient les discours les plus critiques. On le croirait sorti des *Tontons flingueurs*, avec un mélange d'Audiard et de Bourdieu. « Évidemment, il nous explique, Bernard Arnault ne peut pas s'amuser à sauver toutes les personnes qu'il a fait licencier. C'est pas l'abbé Pierre. » C'est ce grand flic qui tire la morale de cette fable. En causant de Fakir, il lance : « Mais ce sont les minorités agissantes qui font tout ! » Cette phrase, prononcée par un de nos adversaires, les militants devraient se la graver dans un coin de leur cerveau. Elle nous ré-encourage, dans les moments de vague à l'âme politique : « Ce sont les minorités agissantes qui font tout. »

FAKIR : Et côté cinéma, c'est quoi tes inspirations ?

F.R. : Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Je veux dire, « réalisateur », je le suis devenu par hasard, par inadvertance, alors je vais pas commencer à me la péter dans les émissions culturelles, à me poser la main sous le menton, genre « En revoyant dernièrement les films de Eisenstein nanani nanana ». En gros, je suis un admirateur de Michael Moore, j'ai dû voir une vingtaine de fois

Roger et moi, et évidemment, la poursuite du grand méchant patron, c'est lui qui l'a initiée. Ou alors, je définissais mon projet en disant « C'est Borat qui aurait lu Le capital », du marxisme en mode loufoque. Mais à certains moments, pendant le tournage, je me sentais plutôt dans un film d'espionnage, les intrigues très compliquées, avec de l'intox et de la contre-intox. Y a un côté théâtral, aussi : quand je me déguise et que ça part en vrille avec plein de quiproquos, quand moi-même certains jours je ne savais plus quel personnage j'étais, je songeais bien sûr à Marivaux. Ou à Molière. Parce que c'est une farce sociale, en fait. Dans *Les Fourberies de Scapin*, le valet enferme Géronte dans un sac et il assène des coups de bâton à son maître, tout en prétendant le protéger. Eh bien on fait pareil : on a enfermé Bernard Arnault dans notre scénario, il est ficelé, et on lui assène des coups. Mais la référence qui revient, chez les premiers spectateurs, c'est *L'Arnaque*, avec Paul Newman. Mais alors, *L'Arnaque* en version ch'ti, et très lutte des classes...

FAKIR : Molière, Marivaux, Michael Moore, Paul Newman... pour un mec qui veut pas se la péter !

F.R. : Je vais le dire sans fausse modestie : je pense qu'on présente là un film exceptionnel. Ça ne veut pas dire qu'il est le meilleur, qu'il est parfait, non, juste que c'est un genre inédit, qui emprunte des sentiers insolites, avec des scènes tout à fait inattendues. Depuis la salle à manger des Klur, on a un étrange point de vue sur le monde. Mais je poursuivrais, avec une vraie modestie : dans tout cela, je ne suis pas pour grand-chose. Qui crève l'écran ? Ce sont les Klur. On est tombés sur des interprètes formidables, parce qu'ils jouent leur vie, parce qu'ils mettent leurs tripes sur la table. Il est pour eux, l'Oscar. Et qui a rédigé le scénario ? On le doit largement aux dirigeants de LVMH. Ce sont eux qui ont inventé les rebondissements. J'espère qu'ils ne vont pas me réclamer de droits d'auteurs !

ersion des classes... ”

FAKIR : À un moment, tu invites Bernard Arnault à venir près de chez nous, dans la Somme, tu lui prends des billets de train, avec la carte sénior, et son secrétaire général te répond que c'est « chimérique » de l'imaginer une journée à Flixecourt...

F.R. : Oui, je voulais l'aider. Mon but, c'était de le réinsérer dans la vie normale, qu'il sorte de ses bâtiments de verre, de ses tableaux de chiffres, et peut-être que ça le rendrait plus humain. Je l'aurais confronté, aussi, aux gens que ses décisions ont touchés, qui en ont souffert, et il serait rentré de ce bref voyage en Picardie bouleversé.

FAKIR : Mais c'est « chimérique »...

F.R. : C'est d'autant plus chimérique que « Flixecourt », ce mot, cette ville, il doit s'appliquer à l'oublier et à la faire oublier. En psychanalyse, il me semble qu'on parle de refoulement. Parce que c'est là-bas qu'est née sa fortune : en 1985, il reprend Boussac Saint-Frères et promet aux ouvriers, aux ministres, de conserver presque tous les emplois. Il va faire tout l'inverse. Il va très vite se débarrasser de toutes les usines, sauf de Dior. C'est sur ce mensonge qu'il va bâtir son empire du luxe. Aussi, pour lui, aujourd'hui, il s'agit d'en effacer les traces, d'organiser l'amnésie.

FAKIR : Comment ?

F.R. : Dernièrement, Bernard Arnault a inauguré sa « cathédrale de verre », le musée de la fondation Louis Vuitton, un « vollier », un « bâtiment quasi-spirituel ». Le président de la République en personne, et une flopée de ministres s'y sont déplacés. Les caméras et les micros ont accouru. Les vedettes ont assisté en avant-première aux expos. Et nulle part, bien sûr, on n'a rappelé l'affaire Boussac Saint-Frères, la délocalisation d'ECCE, des lieux où ne se sont rendus ni le président, ni ses ministres, ni les caméras, ni les micros, ni les vedettes. Ça m'amène vers un thème qui ne figure pas dans le film, et qui pourtant le sous-tend : quel est le rôle de l'art ?

Je vais prendre une anecdote.
À Flixecourt, je rencontre Catherine Thierry,

(puisqu'il, pour intervenir en AG, je suis devenu actionnaire). Avec quoi à la Une du journal ? Pas l'affaire Boussac Saint-Frères, évidemment.

Pas même notre dividende en hausse. Non : « Yves Klein. Corps, couleur, immatériel. » Et Bernard Arnault éditorialisait, je cite : « Avec le Centre Pompidou, LVMH rend hommage, cet automne, à la vision d'un artiste total, moderne, contemporain. Yves Klein, dont l'œuvre d'une densité quasi spirituelle suscitera certainement l'émotion et la communion d'un très large public. »

Je suis retourné dans le Val-de-Nièvre, pour recueillir d'autres témoignages. Le fils d'un Saint-Frères, Lounis, se souvenait : « L'usine a fermé, et on a couru à la mairie pour des bons d'alimentation. Il fallait quémander quasiment, s'agenouiller devant les secrétaires, fournir des justificatifs et des justifications, elles en redemandaient, refaire la queue... Toutes ces vexations pour 50, 100, 200 F. Les Restaurants du Cœur, tout le monde a vécu ça, sa file honteuse, ses plateaux-repas. Ça me révoltait : tant de sacrifices, déjà, et mon père qui doit sacrifier sa dignité aussi. » Le facteur est passé, à nouveau, une semaine, un mois plus tard. Toujours *Apartés*, le magazine du « club des actionnaires LVMH ». Avec quoi à sa Une ? « L'atelier d'Alberto Giacometti ». Et Bernard Arnault éditorialisait encore : « Cet automne, au Centre Pompidou, LVMH est heureuse de contribuer à la révélation du monde secret de Giacometti, artiste majeur d'une force quasi spirituelle, ce qui ne manquera pas de susciter émotion et dialogue avec le plus large public. »

FAKIR : Il faisait un copié-collé !

F.R. : Oui, ça en dit long sur sa relation très personnelle aux œuvres d'art. Mais justement, voilà mon analyse : avant, l'Église aidait les riches à se laver de leurs péchés, leur apportait une conscience tranquille, contre la menue monnaie des indulgences. Mais maintenant, dans l'oligarchie comme ailleurs, Dieu est mort. Tant bien que mal, l'art le remplace : voilà la nouvelle passerelle vers un ordre supérieur, « quasi spirituel ». Le supplément d'âme garanti. L'élévation, au-dessus de l'argent, de la matière, des basses œuvres, comme un anoblissement. Il y a comme une bataille pour la mémoire, et sur le rôle de l'art.

FAKIR : C'est-à-dire ? Quelle bataille ?

F.R. : Eh bien, d'un côté, Bernard Arnault dispose d'un immense service de communication, il publie son autobiographie chez un gros éditeur, des documentaires à sa gloire sont diffusés à la télé, il aligne les œuvres d'art comme des certificats de bonne conduite, et de tout ça, le réel sort lissé. C'est tout l'enjeu, pour lui, ces temps-ci : se refaire une virginité, lui qui fut décrit comme un « tueur ». Construire une histoire officielle sans aspérité, avec des omissions calculées, des épisodes tronqués : sa fortune, il la devrait à son génie.



De l'autre côté, il y a la mémoire des travailleurs, qui ont pris le car à l'aube, durant des décennies, qui se sont échinés à la coupe, dans la chaleur étouffante des vapeurs, dans le bruit des machines, pour un salaire minimum, un Smic qu'on a bientôt estimé trop élevé quand « la mondialisation, l'europanisation » (c'est du Bernard Arnault) a permis de recourir, à l'Est, toujours plus à l'Est, à des petites mains moins coûteuses. Qui garde la trace de ça ? Catherine Thierry, dans son petit classeur rouge. L'histoire populaire n'a l'argent que pour ça, pour acheter ce petit classeur rouge, et non pour payer des journalistes, et des artistes, et des adjoints à la mairie de Paris, etc. Du coup, notre film s'engage dans cette bataille, à soutenir cette mémoire contre l'autre, l'officielle. Un art, oui, prétendons à cela aussi : un art qui n'est pas au service des maîtres.

FAKIR : Sans jouer les brise-la-joie, qu'est-ce que ça change, sur le fond, cette bataille-là ?

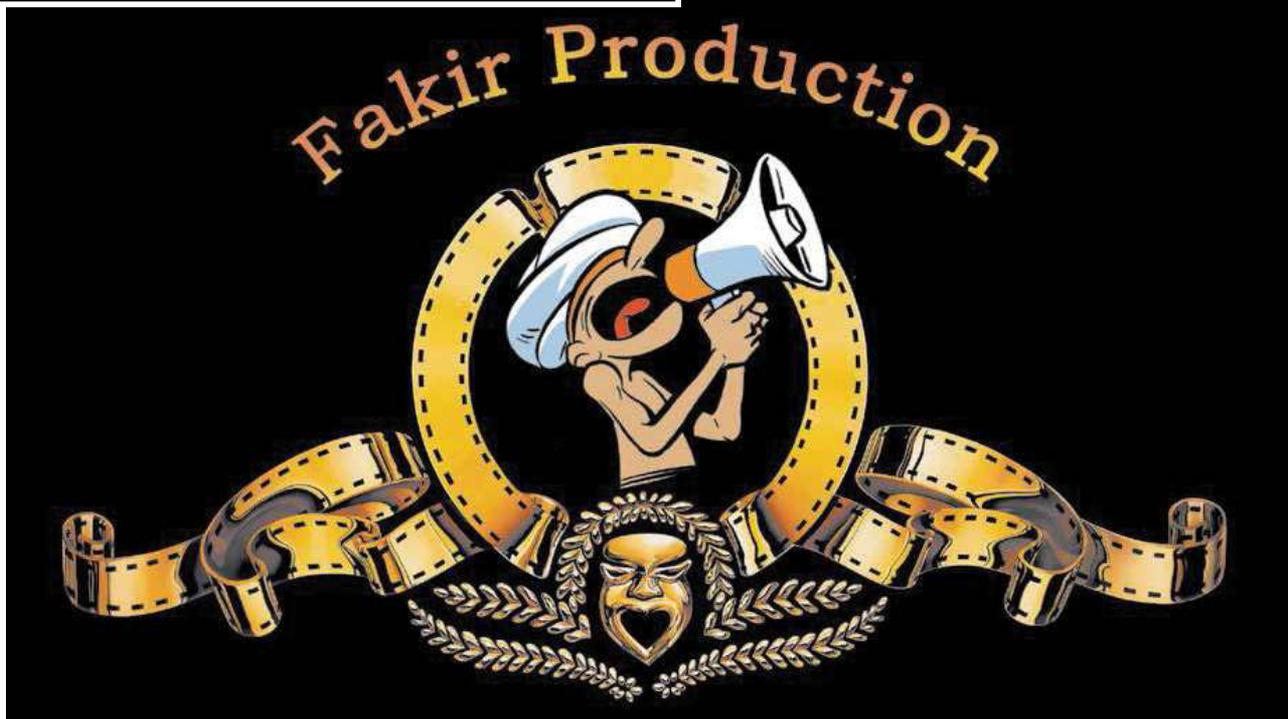
F.R. : Nous n'avons pas les moyens, dans le rapport des forces actuel, avec des médias, une Commission européenne, un gouvernement dévolus au bonheur des financiers, nous n'avons pas les moyens de bouleverser la donne économique, de confisquer à Bernard Arnault et à ses semblables leurs propriétés, leurs hôtels particuliers, leurs villas sur la Côte, leurs îles privées, leurs jets et leurs yachts, ça, pour l'heure, nous ne le pouvons pas. Mais maintenir un scrupule, nous le pouvons. Qu'est-ce que le scrupule, en latin ? C'est le petit caillou dans la chaussure, et dans la conscience. Voilà le message que ce film, et chacun des spectateurs, adresse à l'oligarchie : vous pouvez vous acheter les toiles les plus modernes et les plus chères, toutes « quasi spirituelles », mais nous savons qui vous êtes, ce que vous valez. Nous, Boussac Saint-Frères, nous n'avons pas oublié. Poix-du-Nord, nous n'avons pas oublié. Les Klur et leurs collègues, nous n'avons pas oublié. Et nous n'oublierons pas. Et nous ferons de notre mieux pour que, avec nous, des milliers de personnes n'oublient pas. Que dans les esprits, les braises demeurent allumées et alors, un incendie reste possible.

Ce sont les dirigeants de LVMH qui ont inventé les rebondissements. J'espère qu'ils ne vont pas me réclamer de droits d'auteurs !

une bonne sœur rouge, ancienne déléguée CFDT de Boussac Saint-Frères. Dans un petit classeur rouge, elle collectionne les coupures de presse sur le « détricotage de Boussac », sur « les ruines transformées en or » par Arnault, sur l'ouverture des Restos du Cœur, sur le comité de chômeurs qui compte les victimes (alcoolisme, suicides). Pour conserver les traces de cette prédation, tout ce qu'elle a, c'est un petit classeur rouge qui ne doit pas valoir un euro. Le lendemain de cette rencontre, une enveloppe rebondit sur mon carrelage. À l'intérieur, sur papier glacé, *Apartés*, le magazine du « club des actionnaires LVMH »

Sans vous on ne peut rien...

On en est convaincus :
Merci patron ! est une bonne arme
contre la morosité militante ambiante.
Maintenant, à vous de vous en saisir...



... MAIS AVEC VOUS ON PEUT BEAUCOUP.
ET C'EST POUR ÇA QU'À LA FIN, C'EST NOUS QU'ON VA GAGNER !

L'option « de base » : tout en ligne

UN TRUC TRÈS SIMPLE :

Nous donner votre adresse Internet,
avec votre département.

On ne va pas vous pourrir votre boîte
électronique. Juste vous envoyer un
courriel, et un seul, quand le film sera
diffusé dans votre région. Que vous
soyez prévenu. Que, surtout, vous fassiez

tourner l'info parmi vos copains, vos
collègues, dans votre syndicat, votre parti.
C'est pas énorme.

Mais c'est ça qui remplira les salles
ou non, qui maintiendra le film à
l'affiche ou pas, mieux qu'une bonne
critique dans *Télérama*. Oui, vous
êtes plus puissants que TF1 !

ON A BESOIN DE VOUS !

Renvoyez nous votre courriel
et votre numéro de département à :

mercipatron@fakirpresse.info

C'est Johanna qui tient la boîte, elle est super-efficace et
super-gentille alors n'hésitez pas !

L'option « grand luxe » : je mouille ma chemise

AVANT-PREMIÈRES

Cet automne, notre réal rédac'chef fera
une tournée d'avant-premières. Si ça
vous dit qu'il se déplace dans votre
région, envoyez-nous vos demandes,
on mettra tout le monde en contact
et on organisera ça ensemble.

DIFFUSER DU T'CHIO FAKIR

À la rentrée, on va faire reparaître un
T'chio « Merci patron ! » destiné, cette
fois, pas seulement aux abonnés, mais
aussi aux mécréants. Si vous souhaitez
en recevoir 100, 500, 1 000 exemplaires,
pour les déposer dans les bibliothèques,
les gares, au club de gym, à l'Amap.

CONTACTER VOTRE CINOCHÉ

Un super truc, ce serait d'aller voir la
salle de ciné à côté de chez vous, de
les prévenir que « Merci patron ! » va
sortir, que vous aimeriez bien l'avoir,
et le mieux, que vous êtes prêts à
organiser un débat qui lui remplira
sa salle (avec un peu d'aide).

PROPOSER DES INTERVENANTS

À la vraie sortie du film, ni François
ni notre petite équipe ne pourront
assurer tous les débats. Il faut donc
qu'on trouve, près de chez vous peut-être,
des intellos, des économistes, des
sociologues, ou des syndicalistes,
d'accord pour accompagner le
film. Si vous avez des idées...

ASSURER LES VENTES FORAINES

On compte, bien sûr, vendre nos
bouquins et notre journal avant et après
les projections. C'est quand même ça
qui fait vivre notre asso, ça qui permet
qu'on enquiquine parfois le CAC 40
et autres notables. Si vous pouvez
tenir une table à la sortie du ciné...

AUTRES ZIDÉES

C'est la première fois qu'on sort un
film, alors on prétend pas savoir
grand'chose. Vos lumières, vos
envies seront les bienvenues...